

La chance

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **70 (1931)**

Heft 13

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-223855>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

sar Pilet serre avec ardeur, dans ses mains trop petites, le gros manche du grand fouet, il le soulève, et il s'avance en trébuchant sur le pré inégal et vert. Mais si l'enfant est fortement attaché au principe de la propriété, cela ne l'empêche point d'être un doux petit garçon. De loin, déjà, il sourit à l'ennemi pour lui faire bien comprendre qu'il n'est pas méchant, lui, César Pilet, que l'ordre des choses veut qu'il intervienne; mais, en même temps, il brandit son fouet sans faiblesse, pour lui montrer aussi, à cet ennemi qu'il est sur terre étrangère, que cela n'est pas bien et qu'il faut déguerpir.

Mais essayez donc de persuader à des enfants, qui en ont déjà plein la moitié de leur tablier retroussé, qu'il faut abandonner ce parterre de fleurs si fraîches? Et puis, ces fillettes, elles ne sont pas très sûres que le pré soit à César Pilet, surtout la petite qui le regarde avec étonnement, avec reproche aussi.

— Pourquoi ce grand fouet? interrogent les yeux inquiets.

— Partez! allez sur la route!... Ces fleurs sont à moi! répond le front carré de César Pilet.

— Non!... ici c'est bien plus beau! riposte la bouche ouverte d'admiration de la plus petite fille.

Elle pense qu'après son tablier, elle voudrait bien aussi remplir le panier minuscule de sa poupée.

Alors César Pilet caresse l'enfant du bout de son fouet, en souriant toujours avec une bonté infinie, l'air de dire

— Comprends donc, voyons!... Je ne veux pas te battre. Je n'aime pas les batailles. Mais il faut pourtant que tu t'en ailles, tout doucement, jusqu'à la porte... Après, nous pourrions causer, et même, si tu le désires, je te passerai des masses de fleurs entre les barreaux de la barrière, parce que moi, vois-tu, j'ai le droit de les cueillir...

Alors la petite et la grande saisissent leurs paniers vides, abandonnés sur l'herbe. Elles soupirent. Elles jettent un dernier coup d'œil sur le pré fleuri. Elles se donnent la main, et puis elles s'en vont lentement, ahuries, pensant à part elles :

— C'est curieux!... Ce garçon n'a pourtant pas l'air méchant. Peut-être aussi qu'il est fou... Ne marchons pourtant pas trop vite, car il est très capable de changer d'idée...

Mais non! César Pilet ne change point d'idée. Il balance avec ténacité, mais douceur, le grand fouet de son papa, et, derrière le fouet, gentiment, bonnement, il sourit encore et toujours. Quel drôle de petit garçon! Si on essayait de l'attendrir. Alors la plus petite fille s'arrête délibérément, sourit à son tour sous son chapeau de paille à larges ailes, se penche et reprend la cueillette interrompue. Mais César Pilet est incorruptible; visiblement il comprend toute sa responsabilité, et ce sourire féminin, qui perdait tant d'hommes valeureux, n'entame pas ses sentiments de fils de propriétaire. Bon enfant, mais résolu, son petit ventre en avant, César Pilet s'avance à nouveau, et, d'un mouvement gauche de ses bras potelés, il promène longuement et majestueusement le bout du fouet sous le nez de l'adversaire démoralisé, bientôt en retraite. Le vainqueur s'enhardit. Il va mener la poursuite jusqu'à la haie qui borde la route, là-bas. Il faut faire justice. Le fouet danse. Les filles reculent en silence; elles se donnent de nouveau la main, et maintenant elles pleurent, un bras ramené devant les yeux. Derrière, César Pilet se reprend à sourire, de toutes ses joues pendantes, espérant bien ainsi mériter son pardon.

Pauvre César! Dans son zèle, il n'a point vu un grand garçon qui accourt à la défense de ses sœurs menacées. Et, maintenant qu'il l'aperçoit, il lui sourit à lui aussi. Pourquoi pas?

Mais l'autre est né pour la lutte; il connaît déjà le monde qui s'agite, là-bas, beaucoup plus loin que la barrière du pré; il sait que le bon droit ne pèse pas lourd devant la force; ce

fouet, ce propriétaire haut comme une botte ne lui en impose guère. Et il ricane. Les deux filles ne pleurent plus, maintenant; il semble même qu'elles ricanent aussi... César Pilet continue nonobstant à se sentir chez lui. Cette certitude arme et tend son courage. Alors, avec l'inconscience naïve que lui donne le bon droit, il avance derechef son bras rond et caresse aussi doucement, du bout du fouet, le nez du grand garçon, comme pour expliquer :

— C'est moi, César Pilet... Retourne sur la route. Elle est à toi...

Mais les yeux du grand garçon parlent une tout autre langue, une langue hardie, provoquante brutale. César Pilet remarque bien cela dans la durée d'un éclair, mais il n'a pas le temps d'approfondir car un poing dur le bouscule, une force l'oblige à plier l'échine, un bras replié lui maintient solidement la tête, et maintenant une main inexorable, largement ouverte, monte et puis retombe, une fois, deux fois, trois fois, beaucoup de fois, à la place où les pièces de laine grise dessinent une croix sur le pantalon bleu bien tendu.

Maintenant, la main ne retombe plus. Et César Pilet n'y voit plus très clair. Il ne sait qu'une chose: c'est qu'il est chez lui, c'est qu'il a raison, et pourtant qu'on vient de le fesser nettement et publiquement, sous les yeux du soleil, des violettes, des pâquerettes et des papillons... La douleur vient un instant après. Elle parle plus haut que les pensées chaotiques qui bourdonnent dans cette petite tête ahurie.

Alors César Pilet s'en va. Il s'en va lentement sur le pré vert où son pantalon jette une tache bleue. Il n'ose se retourner. Il entend les cris et les hurras des filles, sans trop oser en pénétrer le sens; il porte dans le cœur quelque chose de lourd et d'amer; il pleure innocemment, tout doucement, par courts sanglots qui lui soulèvent la poitrine, tirant derrière lui le fouet qui traîne, lamentable, déchu de son éphémère royauté.

La prairie s'abaisse. La cheminée, le toit brun de la ferme sortent d'un pli de terrain. Alors seulement César Pilet se retourne; au travers de ses larmes il voit les intrus profaner son pré, et il souffre comme jamais encore il n'a souffert.

Puisque le monde est si méchant, pourquoi les fleurs sont-elles si belles?... Et quand on a raison, pourquoi donc se fait-on fesser?...

L'enfant s'assied, accablé, sur la bonne terre chaude, et maintenant il pleure à haute voix et les larmes pressées glissent, limpides, sur ses joues rebondies. Va!... pleure, mon garçon, pleure!... il faut bien commencer une fois l'apprentissage de la vie!

Benjamin Vallotton.

Comme ça tombe. — Un homme se présente au patron d'une brasserie pour être engagé comme garçon de café.

— Qu'est-ce que vous faisiez avant?

— J'étais apprenti chemisier.

— Allons, ça va bien! Moi qui cherche un garçon sachant faire des « faux-cols ».

TUNE OU THUNE

L'UN vaut l'autre. Pour concilier les deux orthographes, nous dirons que les étudiants ne pourraient pas faire une tune s'ils n'avaient pas des thunes. Nous pourrions entrer dans des considérations savantes, faire appel aux étymologistes, aux dictionnaires et dire que par extension de sens (ce qu'on appelle du joli mot de syncdoque) tuner, qui veut dire mendier, en est arrivé à désigner l'acte par lequel on fait ribote. Tune, disent les glossaires vaudois et genevois, n'est pas français, mais si c'est de l'argot, alors sa signification diffère selon que l'on se trouve sur les bords de la Seine ou sur les bords du Léman. A Paris, cela signifie de l'argent, mais pour Littré, Larousse, il faut écrire thune, et cela fait une pièce de cinq francs. Vous voyez maintenant où cela conduit? Avec des pièces de cinq francs, on fait la fête.

Mais aurait-on cru que cette tune si chère aux

mendigots de Paris, qui vont à la recherche de la tune, a provoqué dans certaines contrées de la France l'établissement d'originaux professionnels? Dans un fascicule des Mémoires de la Société d'émulation du Doubs, nous lisons en effet des pages fort instructives. Après avoir expliqué que d'après Charles Beauquier, « tuner » dériverait de l'espagnol *tunar*, vivre en vagabond, en fainéant, voici ce que Jean de Bry, préfet, rapporte (empressons-nous d'ajouter qu'il écrit cela en 1894):

« Il existe dans les communes de Silley et de Bretigney un esprit de mendicité particulière et si bien établi que tout effort fait jusqu'ici pour le détruire a été impuissant. Ces individus ne mendent point dans le pays; ils jouissent de la réputation de gens paisibles, tranquilles, incapables d'attenter à la sûreté des personnes et des propriétés de leurs voisins; mais ils ont la manie d'aller parcourir les départements éloignés, même les pays étrangers, munis de certificats ou de passeports, qu'ils ont l'art de se procurer, l'un sous le titre de marquis ou de comte ruiné par l'effet de la Révolution; l'autre sous celui de négociant accablé sous le poids des vols qu'on lui a faits et des banqueroutes qu'il a essayées; un troisième, comme victime d'une épizootie, d'une inondation ou de quelque autre accident propre à exciter la compassion et la générosité. Plusieurs possèdent divers idiomes et prennent chez les fripiers des habits analogues au rôle qu'ils se proposent de jouer; ils sont au courant de tous les événements désastreux dont les papiers publics font mention et se hâtent de se munir de tout ce qu'il faut pour persuader que cela les regarde. Leurs courses sont désignées sous le nom de tunes. Ce qu'ils en rapportent est entièrement employé à payer les dettes qu'ils ont contractées, soit pour contribution aux charges locales soit pour l'entretien de leurs familles. Un affidé de la commune leur fait des avances, reçoit leurs lettres de change ou le numéraire qu'ils rapportent eux-mêmes et leur fait leur compte sans qu'il y ait d'exemple de la moindre infidélité. A les entendre, ils ont des parents partout et le prétexte le plus ordinaire qu'ils emploient pour obtenir des passeports est d'aller régler des affaires de famille. Cette fureur vagabonde est très ancienne dans le pays de Bretigney. »

L. M.

Humour anglais. — L'homme d'affaires. — Mon fils, il y a deux choses essentielles dans les affaires.

Le fils. — Oui, papa.

L'homme d'affaires. — L'honnêteté et la sagacité.

Le fils. — Qu'est-ce que l'honnêteté?

L'homme d'affaires. — En toutes circonstances, et quoi qu'il arrive, tiens parole.

Le fils. — Et la sagacité?

L'homme d'affaires. — Ne la donne jamais!

LA CHANCE

DES gens superstitieux s'imaginent volontiers qu'un fer à cheval, tombé du pied de son propriétaire et ramassé sur la route, est un véritable porte-bonheur.

Je n'oserais pas certifier l'exactitude de cette assertion, n'ayant jamais trouvé de fer à cheval sur les routes, où d'ailleurs, il ne passe plus que des automobiles; mais je suis certain et je puis affirmer énergiquement que, jadis, les fers étaient des porte-bonheur.

Du temps des Romains, par exemple, quand il était d'usage, pour les patriciens, de garnir les pieds de leur monture de « fers » en or ou en argent.

On raconte que l'habitude s'établit, chez les veinards qui pouvaient ferrer leurs chevaux avec un métal précieux, d'abandonner volontairement le fer là où il était tombé, pour procurer une agréable surprise au pauvre piéton qui le ramasserait dans la poussière. En ce temps-là, on avait des égards pour les piétons, on ne les traquait pas avec douze chevaux pour les écrabouiller.

En 1626, lorsque lord Ducaster, ambassadeur de la Grande-Bretagne, fit son entrée à Paris, il exigea que sa monture fut ferrée d'argent et si

légèrement que, chaque fois qu'il caracolait intentionnellement, un des fers se détachât.

Un maréchal ferrant, attaché à sa suite, remettait immédiatement un fer à la monture et le manège recommençait un peu plus loin.

Lord Duncaster entendait ainsi démontrer combien étaient grandes sa générosité et sa fortune.

L'histoire ne nous dit pas s'il fit ferrer son cheval assez de fois pour que chaque Parisien eût au moins un fer, mais l'intention était délicate et le geste élégant.

QUESTION D'AGE

CHEZ nous il est de règle, en politesse et en diplomatie, de ne pas s'enquérir de l'âge d'un monsieur, à plus forte raison d'une dame.

Il faut vraiment le besoin de vérité de la justice pour oser demander à une personne du beau sexe : « Votre âge ?... »

— Vingt-cinq ans, Monsieur le président.

— Mais, il y a deux ans, vous m'avez déjà dit cela.

— Oui, Monsieur le président; je ne suis pas de ces gens qui disent un jour une chose, un jour une autre.

En Chine, en revanche, la question d'âge se pose couramment et dès l'abord...

Tout récemment un jeune attaché d'ambassade se présentait devant une autorité chinoise, et s'attendant à la question protocolaire, avait jugé adroit de se vieillir d'une bonne dizaine d'années :

— Excellence, dit-il, j'ai quarante-cinq ans.

— En vérité! répondit l'Excellence, je ne l'aurais pas cru. Vous paraissez bien davantage.

Il paraît qu'en Chine, c'est là un comble de politesse!

Qu'on essaye donc cette politesse-là chez nous, auprès de nos élégantes... Et l'on verra le succès!



LA MÈRE

Roman inédit.

12

— Non, pas. Entre mendier et demander un secours rendu obligatoire par les circonstances, il y a une distinction.

Mais, cette distinction, la veuve ne l'apercevait pas.

J'ai toujours travaillé, monsieur le docteur. Quand mon pauvre mari vivait, nous pouvions faire largement. Et, si je n'étais pas tombée malade...

Ici, les larmes serrèrent la gorge et les lèvres balbutièrent... Puis, se ressaisissant :

— Non, non, fit-elle... Guérissez-moi, monsieur le docteur, et je travaillerai pour mes petits, mais pas la commune, pas la commune.

Jeanne était sur le seuil.

— Bravo, Marie David, fit-elle. Bien parlé!

— Vlan! Ça y est, s'écria le vieux docteur avec une grimace comique. C'est Jeannette. Toute pareille à son père. Autrefois, quand je disais une bêtise — ça m'arrivait encore quelquefois... —

Il s'interrompit, regardant Jeanne du coin de l'œil.

— Tu dis ?

— Rien, mon bon docteur, rien, j'écoute.

— Ah! je croyais... Eh! bien? quand je disais une bêtise, ton père me soufflait: « Jacques, Jacques, tu déraillais, tu déraillais. » Et je me taisais. Aujourd'hui, c'est toi.

— Mais, docteur, je n'ai rien dit de semblable.

— C'est vrai; seulement tu as approuvé cette brave femme, qui n'était guère de mon avis et qui, somme toute, a raison. Donc, j'ai déraillé, et tu succèdes à ton père.

Petit, maigre, nerveux, avec un visage irrégulier, de longs cheveux blancs, un nez immense, une bouche exquise, où l'ironie parfois souriait finement, des yeux rayonnants de bonté mais qui devenaient insupportables de raillerie pour les présomptueux et les imbéciles, un front très large, ridé par soixante années de vie et, au moins cinquante de labeur, le Dr Pilloud, très vif, toujours remuant, toujours agissant, suggérait la pensée d'une force considérable, dissimulée, sous une enveloppe amusante et chétive, comme ces bibelots électriques, dont l'apparence délicate et presque insignifiante cache l'appareil créateur de chaleur ou de clarté.

A mi-voix, Jeanne lui demanda :

— Elle va bien mal, n'est-ce pas ?

— Pas le moins du monde, fit le docteur de façon à être entendu de Marie David, rien de grave. Affaiblissement général, privations, fatigues, chagrins... mais elle a de la volonté. Elle ne veut pas être malade. N'est-ce pas, Mme David, on veut vivre.

— Eh! Monsieur le docteur! Si je veux vivre! Et que ferais-tu mes pauvres petits? Si seulement je pouvais me tenir debout! Ce n'est pas la volonté qui manque.

— Parfait! La volonté de guérir, c'est déjà une demi-guérison. Donc, du repos... Taisez-vous. Ah! ne commencez pas à discuter. Pour un bon résultat, il faut d'abord, le bon vouloir et, ensuite, l'obéissance au médecin. Nous disons : du repos, du bouillon, des viandes fortifiantes, un peu de bon vin... Dans trois jours, nous nous levons et, dans une semaine, nous trottons par là comme un chat maigre... Seulement, pas de bêtises, pas de lessives ni de récurrences avant un mois. C'est compris ?

— J'y veillerai, ajouta Jeanne. Ordonnez simplement, le reste est mon affaire.

— Pardine! c'est bien comme ça que je l'entends.

Il regardait la jeune fille en souriant de ses bons yeux gris, un peu humides, caressants. Puis, tout à coup, il soupira avec un geste de dépit.

— Quel dommage que tu sois une fille!

— Eh, grand Dieu t'il possible! s'écria la malade indignée d'un pareil regret.

Mais Jeanne l'apaisa.

— Ne faites pas attention, Marie. Voici plus de vingt ans que ce bon docteur me fait le même compliment. J'y suis habituée.

Célibataire, le Dr Pilloud n'aimait pas les femmes, ou, plutôt, il les considérait comme une non-valeur. Selon lui, la femme était un petit animal, souvent joli, presque toujours gracieux, mais dont l'évolution avait été interrompue. En conséquence, ce « bibelot vivant » était resté aussi près de la nature que les jeunes faunesses de la mythologie: impulsif, infidèle, ondoyant et divers, il devait être regardé comme absolument irresponsable. En vouloir à une femme et lui reprocher quelque noirceur: injustice criante. Se fier à une femme et se donner à elle: inqualifiable légèreté. Il fallait donc subir ces créatures moralement inachevées, les soigner, les traiter avec douceur, avec tendresse même, et c'est tout. Par ci, par là, une exception intellectuelle et cordiale se manifestait dans le nombre — telle, par exemple, Jeanne Berger — alors, on pouvait admirer ce phénomène qui, hélas! confirmait l'abominable règle.

Chose curieuse, mais que les idées paradoxales du vieux docteur expliquaient clairement, ce brave homme, avait surtout, une clientèle de pauvres femmes qui le considéraient comme un saint et un prophète. Sa parole était, pour ces intéressantes malades, un verbe de bonté et de sécurité parfaites. Et si quelqu'un s'étonnait de cette anomalie :

— Eh! bien, criait le docteur, vous êtes encore un singulier pistolet. Voici des créatures mal définies, impulsives, indécises, incapables de se tirer d'affaires normalement, et il faudrait les abandonner? Vogue la galère! Va-t'en au diable si tu veux! Ce serait du propre! Elles ont plus besoin de mes soins et de mes conseils que vos avocats et vos professeurs. Ce n'est pas

moi qui les ai mises au monde. Ah! fichtre, non! mais puisqu'elles y sont, et qu'elles doivent en avaler la pilule, il faut au moins la leur dorer un peu.

La nuit venait. Jeanne voulut partir.

— Tout est en ordre, Marie, fit-elle. Demain on viendra remettre ce qu'on a enlevé. Je serai là.

— A propos, fit le docteur. Cette brave femme m'a raconté le beau geste de Porchard. Je le connaissais déjà par un journal. Tout Lausanne en parle et c'est le fils qui récolte. L'article se termine par une flèche à son adresse, — c'est le cas de le dire — et les gamins en font une rengaine.

— Alors, il s'en est mêlé, lui aussi. J'en doute cependant.

— Et tu avais raison. Soyons justes et vrais. Le jeune Paschoud...

(A suivre). Prosper Meunier.

Bourg-Cinéma-Sonore. — Reprise de **Parade d'Amour**, la délicieuse opérette d'Ernest Lubitsch, qui a valu à M. Charles Chevalier l'immense popularité dont il jouit aujourd'hui aux Etats-Unis. La voix pure et charmante de Jeannette Mac Donald, la jolie reine de Sylvanie, l'entrain et la gaieté de Maurice dans le rôle du Prince Consort, la mise en scène grandiose d'Ernest Lubitsch font de ce spectacle un des plus charmants. Et la musique! Qui ne connaît ces airs aujourd'hui joués dans le monde entier: « Paris, je t'aime », « Parade d'Amour », « Rêve d'Amour », « La marche des Grenadiers », etc. « Ma Loulou, mon Amour », dessin animé et les actualités « Fox Movietone » complètent agréablement le programme. Tél. 26.783.

Pour la rédaction : J. Bron, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

SELLERIE
Garniture automobile, harnais neufs
Bâches, couvertures
Travaux en tous genres. Prix modérés
E. BALMAT
Place du Tunnel, 11
LAUSANNE

Adresses utiles
Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

Commandez dès maintenant
Caisses à fleurs - Bacs à plantes
monture fer, garniture **ÉTERNIT**
DIZERENS, Clôtures, fabricant
Tivoli 12, LAUSANNE Tél. 25.395
Demandez catalogue et prix

Le chic des CHEMISES confectionnées et sur mesure: sous-vêtements, etc.; les plus bas prix sans autant d'avantages qui vous conduiront chez
DODILLE
le vrai chemisier-spécialiste
HALDIMAND 11
LAUSANNE